

Théâtre de nuit

Michaël Trahan

Number 147, August 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83265ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Trahan, M. (2016). Théâtre de nuit. *Les écrits*, (147), 89–94.

MICHAËL TRAHAN

Théâtre de nuit

Une sorte de lien ombilical relie le corps de la chose photographiée à mon regard : la lumière, quoique impalpable, est bien ici un milieu charnel, une peau que je partage avec celui ou celle qui a été photographié.

ROLAND BARTHES, *LA CHAMBRE CLAIRE*

Les livres que j'habite sont remplis de photos. Ici un collier de perles. Là un corps dans l'herbe, un diadème tombé par terre ou un cabaret d'un autre siècle. Je reviens chaque jour à ces scènes idiotes, à leur sublime imposture. Le visage anguleux, le bain. Le chien aux dents rouges. Chaque heure rongée par l'obscénité de la faim. La fièvre, les bas troués : un désordre sans lumière. Je vois l'attente au coin d'une rue, les vagues qui ramènent la chose noire. Une mèche de cheveux. Un voile jeté au hasard sur l'intrigue. Les armes des vivants sont une femme sont un homme sont une fleur plantée au milieu du théâtre.

»

Qu'est-ce qu'une promesse? Une idée fixe que le vent n'abîme pas. Un fauteuil inconfortable, un corridor de plus en plus étroit. Une aventure à sens unique. Une histoire qui finit bien, qui finit mal, qui ne finit pas. Quelques fragments d'ivoire ou de nacre. La folie des oiseaux qui fendent l'air, qui tournoient ou virevoltent ou ne bougent pas. Un seul long fil. Le plus beau des abandons. Un engagement, un parc vide. De la

peinture écaillée. L'été qui n'arrive jamais. La femme qui chante dans le métro. La limite de la beauté.



Je suis hanté par les vagues. L'image d'un corps happé par le fond des eaux, la peau trop blanche des noyés. C'est une vraie pornographie. De minces filets de voix qui ne retiennent même pas la lumière. Ce sont fleurs et feuilles, ce sont le charme, l'illusion, les miettes d'une vie qui ne ressemble à rien. Les pétales au sol, l'obscénité des pétales au sol, la caméra et le bruit de la caméra. Le rideau, le décor: une épicerie au beau milieu de la nuit, un jeu d'échecs, une photographie en noir et blanc. Un visage tracé dans le sable. La marée qui vient, le calme dont est gorgée chacune de ces photographies, la disparition, l'arme de la disparition, le miroir embué, le nimbe sublime et sa livre de chair, l'écran de fumée, la main, les doigts, les ongles, les vagues.

Les bêtes s'installent, phosphorescentes, sur les branches les plus basses et l'ombre s'étend comme un drame privé.



Une photographie d'occasion, aux couleurs délavées. La vie intacte, suspendue dans l'ambre. J'ai rêvé à une chambre noire, j'ai rêvé que j'allais à la mer, j'ai rêvé que je me noyais, j'ai rêvé que les enfants jouaient dans l'eau, j'ai rêvé à la rivière, aux pierres, aux oiseaux. J'ai rêvé à une grande fête, j'ai rêvé que je savais danser. J'ai rêvé que le village était abandonné, j'ai rêvé que j'avais un château, le vide au-delà du petit pont, les pages sombres comme une arène, le spectacle et le jugement, le rêve de personne.



Les fleurs sont un écran dur comme un loup, une meute ancienne et sans secours. C'est l'histoire d'une bête qui dit la fin de la grâce, le masque tendu entre la colère et l'illusion. C'est l'histoire d'une défaite tenue du bout des doigts. C'est l'histoire d'une lettre qui n'a jamais été écrite.

L'eau glacée, les pierres dans les poches, j'entends toujours le rire des sorcières.

»

Un corps étendu sur une plage le grand livre blanc la nudité d'un cadavre un drap jeté sur une horloge une montagne de chair une photographie scindée en deux les cheveux noirs noués tombés les cheveux au vent emmêlés défaits le visage clair dans l'aube à venir l'équation toute simple l'émotion les vêtements sales la prière fragile éphémère trahie par la lumière un mot juste un mot juste un œil juste une minute juste un baiser je ne lis plus que des cartes postales l'impureté du temps ne me laisse pas dormir ce sont peut-être les enfants ce sont peut-être une image oubliée une porte une fenêtre mal fermée car j'ai vu le bleu du ciel et j'ai dit ces mots comme on dit l'amour n'existe pas la voix sûre trop sûre de celui qui connaît la fin mais j'ai le regard long comme un désert comme un outil rouillé comme un film arrêté en plein milieu je suis une fleur je suis deux fleurs je suis un bouquet de cire une femme nue un masque renversé.

J'habite un livre incompréhensible écrit par des pierres.

»

Les objets rudes m'entourent, m'encerclent, me soustraient à moi-même. Je mélange les équations, le salon et la cuisine. Le

lent venin fait son œuvre, une œuvre de patience à la merci des éléments. Une pièce vide, l'ampoule qui se balance, c'est moi au bout d'un fil, c'est une lame douce comme un enfant, je dis oui trop oui, trop tout, trop sale, je dis la nuit vient je dis le ciel va se fendre je verrai le grand feu dans la tête. Je verrai la cabane, je verrai les morts, les anges, les fées. Trois couleurs (trois histoires), trois fois l'âge perdu, la chasse. L'ouvrage de la chance l'ouvrage maudit de la chance l'ouvrage maudit d'une promesse tenue, rompue. L'ouvrage d'une tête noire.

Je suis une histoire de plus en plus ancienne.



Un jeu qu'on répand pièce par pièce, une nuée de mouches changées en pierres, un château que la route ne rejoint pas. Je fais la liste des choses dures, je fais la liste des choses qui reviennent. Je rejoue l'acte impardonnable et je m'endors au fond de l'eau comme une chose lourde, une chose noire, une chose vidée de toute réponse. De toute lumière, de toute odeur. J'ai le sexe plat des enfants qui dessinent, la créature rouge à force de dire merci ou de reculer. Une vie d'aveu et de silence, la raison viciée comme les étoiles. Je vais parmi les loups avec un visage de paille, une page trouée entre les yeux, la neige et la pluie, le mois de novembre coloré au feutre, le calendrier des apparitions, la fenêtre, l'herbe qui est haute qui est un faucon aux ailes percées.



Cette table est tout ce que j'ai. Le temps est maigre qui ne répond de rien. La fenêtre, le loup. L'éventail sans histoire. J'ai envie de partir mais je n'insiste pas. Je pense au bois. Le petit bois, la cabane. Cette rivière que j'ai traînée toute ma vie. Le

vieux chien. Toutes mes figures d'abandon. La lumière qui s'arrête juste devant l'ombre. La surface qui ne monte en volume pour rien au monde. Des lignes de rien. Un accident géométrique. Quand j'accélère je perds couleur et langage. Je suis passé par ici, les traces ne mentent pas. J'avais un masque fabuleux, la fourrure noire comme du sel, un prodige d'anatomie rongé par le doute. Une merveille, un trésor. Un tas de poussière.





CHATELAIN 1 L'ESPÉRANT DE LA GARDIE